



Daniel Cohen éditeur

www.editionsorizons.com

Littératures, une collection dirigée par Daniel Cohen

Littératures est une collection ouverte, tout entière, à l'écriture, quelle qu'en soit la forme : roman, récit, nouvelles, autofiction, journal ; démarche éditoriale aussi vieille que l'édition elle-même. S'il est difficile de blâmer les ténors de celle-ci d'avoir eu le goût des genres qui lui ont rallié un large public, il reste que, prescripteurs ici, concepteurs de la forme romanesque là, comptables de ces prescriptions et de ces conceptions ailleurs, ont, jusqu'à un degré critique, asséché le vivier des talents.

L'approche de *Littératures*, chez Orizons, est simple — il eût été vain de l'indiquer en d'autres temps : publier des auteurs que leur force personnelle, leur attachement aux formes multiples du littéraire, ont conduits au désir de faire partager leur expérience intérieure. Du texte dépouillé à l'écrit porté par le souffle de l'aventure mentale et physique, nous vénérons, entre tous les critères supposant déterminer l'œuvre littéraire, le style. Flaubert écrivant : « J'estime par-dessus tout d'abord le style, et ensuite le vrai » ; plus tard, le philosophe Alain professant : « c'est toujours le goût qui éclaire le jugement », ils savaient avoir raison contre nos dépérissements. Nous en faisons notre credo. D.C.

ISBN : 978-2-296-08782-8

© Orizons, Paris, 2011

Cas de figures

DANS LA MÊME COLLECTION

Farid Adafer, *Jugement dernier*, 2008
Marcel Baraffe, *Brume de sang*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Et Cætera*, 2009
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Amarré à un corps-mort*, 2010
Jacques-Emmanuel Bernard, *Sous le soleil de Jerusalem*, 2010
François G. Bussac, *Les garçons sensibles*, 2010
François G. Bussac, *Nouvelles de la rue Linné*, 2010
Patrick Cardon, *Le Grand Écart*, 2010
Bertrand du Chambon, *Loin de Vārānasī*, 2008
Bertrand du Chambon, *La lionne*, 2011
Daniel Cohen, *Eaux dérobées*, 2010
Monique Lise Cohen, *Le parchemin du désir*, 2009
Éric Colombo, *La métamorphose des Ailes*, 2011
Patrick Corneau, *Îles sans océan*, 2010
Maurice Couturier, *Ziama*, 2009
Odette David, *Le Maître-Mot*, 2008
Jacqueline De Clercq, *Le Dit d'Ariane*, 2008
Charles Dobzynski, *le bal de baleines et autres fictions*, 2011
Toufic El-Khoury, *Beyrouth pantomime*, 2008
Maurice Elia, *Dernier tango à Beyrouth*, 2008
Raymond Espinose, *Libertad*, 2010
Pierre Fréha, *La conquête de l'oued*, 2008
Gérard Gantet, *Les hauts cris*, 2008
Jean Gillibert, *Exils*, 2011
Gérard Glatt, *Une poupée dans un fauteuil*, 2008
Gérard Glatt, *L'Impasse Héloïse*, 2009
Charles Guerrin, *La cérémonie des aveux*, 2009
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée*, Journal, édition intégrale.
Gérard Laplace, *La Pierre à boire*, 2008
Gérard Mansuy, *Le Merveilleux*, 2009
Lucette Mouline, *Faux et usage de faux*, 2009
Lucette Mouline, *Du côté de l'ennemi*, 2010
Anne Mounic, *Quand on a marché plusieurs années...*, 2008
Enza Palamara, *Rassembler les traits épars*, 2008
Béatrix Ulysse, *L'écho du corail perdu*, 2009
Antoine de Vial, *Debout près de la mer*, 2009

Nos autres collections : *Profils d'un classique*, *Cardinales*, *Domaine littéraire* se corrént au substrat littéraire. Les autres, *Philosophie*—*La main d'Athéna*, *Homosexualités* et même *Témoins*, ne peuvent pas y être étrangères. Voir notre site (décliné en page 2 de cet ouvrage).

Didier Mansuy

Cas de figures

 **Orizons**
2011

Quelques livres de Didier Mansuy

Pas comme je l'imaginais, poèmes parus à la Librairie Galerie
Racine, 2001.

La Tentation d'Ibiza, roman, éditions AKR, 2004.

Biographie d'une douleur, roman, 2007.

*Le linceul de pourpre de Marcel Jouhandeau, La trinité
Jouhandeau-Rode-Coquet, Orizons, 2009.*

«Le diable même a besoin d'un compagnon.»

Proverbe hindou

Le serveur fetiche

Au Royal Guizeh, au bord d'une plage de limon doré couronné par le Sphinx hiératique, non loin des légendaires pyramides, nous avons l'habitude de prendre notre déjeuner sur la terrasse bleue aux parasols orangés. Ce jour-là, un soleil plombé, exceptionnellement intense, nous force à nous abriter dans la salle de restaurant contrairement à notre rituel. Là, la clientèle se presse pour des agapes rabelaisiennes.

Mes trois amis et moi avons-nous vraiment fait le bon choix, en décidant ce changement de table? Certainement pas et nous n'allons pas tarder à le découvrir.

Des enfants, en multitude, s'agitent de toute part, dans un désordre forcené et un brouhaha de cris hystériques.

De petits monstres, barbouillés de crème au chocolat, dégoulinants de sauce, mains maculées par les gâteaux qu'ils ont tripotés, tournent autour de notre

table, alors qu'après le bain brûlant du matin nous rêvions d'un déjeuner aussi tranquille qu'apaisant. Ils se bousculent violemment, crient sans souci des autres convives, s'agacent entre eux, touchent à tout, même à ce qui est dangereux, en se battant pour s'approprier le plus de nourriture possible et bâfrer, bâfrer, bâfrer : des ours affamés ne sauraient montrer autant d'outrance gloutonne. Quant aux parents, la plupart obèses, ils laissent leur progéniture faire exactement ce qu'elle veut : renverser verres ou assiettes, plonger leurs doigts dans les plats du buffet, bousculer la vaisselle ou dissimuler des victuailles dans leurs poches. Le souci des adultes : S'empiffrer à merci ! N'ont-ils pas payé un séjour « pension complète » ? Ils entendent donc engloutir des monceaux de viandaille, de gâteaux au miel mêlés à du chiche-kebab, de charcuterie halal, de schedar ajouté à des omelettes, de plats de saucisses et de pois chiche, des ragoûts, des laitages, des sucreries, voire des terrines de poisson et de légumes, le tout arrosé de soda et de coca, empilé sur des assiettes croulantes. Il est possible d'en compter jusqu'à huit entassées, une fois vidées, devant les mangeurs. Incroyable jeu de mandibules bruyantes où la mastication est remplacée par l'engloutissement incontrôlé.

Toujours souriant et respirant la joie de vivre, un jeune serveur essaie de contenter ces voraces. Il est fait au moule, couronné de boucles rousses, l'éclat de ses dents le disputant à celui de ses yeux de jeune pharaon à la fixité brûlante. Aérien, soumis à la horde féroce qui l'interpelle sans cesse, l'accable de reproches et

semble vouloir, sur son moindre retard, le dévorer tout cru, il débarrasse nos tables avec une surprenante aisance. C'est miracle de constater avec quelle habileté, le garçon échafaude plat sur plat sur son poignet droit. Aucune criailerie, aucun venimeux reproche ne peut le démonter. Proche encore de l'adolescence, il est la jeunesse, la serviabilité et la vitalité mêmes. Mes amis comme moi, avons envie d'applaudir à sa dextérité, ses entrechats et ses prouesses.

Attrayant fétiche humain, le jeune homme exorcisait par sa seule dansante apparence, ce que ces mufles qui l'entouraient avaient d'imbuvable et d'indéfendable. Son œil oblique, chargé d'infini, volait haut loin des contingences qui voulaient l'asservir. Oui, alors que le garçon se multipliait, essayait l'ironie de ces bâfreurs, je lui trouvais de plus en plus on ne sait quelle correspondance avec les monarques qui, dès leur jeunesse, avaient régné sur la Vallée du Nil, tels les Ramsès, Thoutmosis, Pépi 1^{ier}. En me disant cela, je pus ingurgiter mon trop copieux soufflé à la mandarine, le serveur ne m'avait-il pas murmuré, à l'oreille, en me tendant l'assiette: «Vous allez l'aimer, Sir, sa saveur est unique.» Il avait raison, et ma gourmandise se trouvait d'autant plus satisfaite qu'en savourant ce dessert je réentendais la voix zélée de l'Égyptien.

Pendant ce temps, le troupeau de goinfres continue de vouloir épuiser le plus possible de cette nourriture donnée «à volonté». Ils ont payé. Ils se remplissent la panse, comme soucieux d'atteindre l'overdose pour amortir les frais de leur séjour. Jolies vacances, où le

ventre des messieurs-dames est gonflé telle une énorme baudruche à l'image de Falstaff, prête à exploser. Leurs bourrelets grassex jaillissent des corsages, des chemises rompues, des pantalons craqués, se répandent depuis les parties visibles des corps survêtus en glissant des chevilles éléphantiques ou des bajoues. La grande «bouffe» ! Débauche des temps modernes, pour des nantis qui n'ont ni scrupule ni vergogne de friser l'indigestion, dans un pays où des millions de gens crèvent de faim.

Le comble, en forme de feu d'artifice du manque de savoir-vivre, est cette mère genre hippopotame qui, subitement désireuse de donner le sein à son bébé, exhibe sa poitrine violacée, répandue comme une coulée de guimauve, et la présente à un brimborion d'enfant, mi-crevette mi-rat, qui vomit tout ce qu'il avale et rote, étouffé par le trop-plein qui ruisselle le long de ses joues guillochées de veinules. Brutalement, sans raison apparente, cette chose glapissante est fichée dans une chaise porte-bébé, au milieu de l'étroit passage entre nos tables.

Tout accès à notre personne est alors interdit, coincés que nous sommes entre la banquettes, contre le mur, et les deux séparations créant, dans cette salle, des espaces prétendument voulus pour la convivialité. Nous voilà reclus, sans que la moindre attention nous soit portée, sans qu'on nous demande pardon ou que l'on feigne de voir si nous sommes dérangés. Contraints, de plus, de subir tous les excès de la bande d'enfants en folie que rien n'arrête dans leur délire, surtout pas les parents, repus enfin, admirant le triste spectacle de leur

progéniture. On note là, à l'évidence, un total mépris d'autrui, en même temps qu'un consternant miroir de la vulgarité ordinaire: ce tableau saisissant tout autant qu'affligeant, nous semble bien inquiétant pour l'avenir de l'humain.

À leur décharge, ces gosses ne font que singer les tics, mimiques et mauvais genre de leurs aînés. Leur éducation est codifiée, bien sûr, par le saint modèle de leurs ascendants. Cette marmaille-là ne permet que de pérenniser des lignées identiques d'êtres, qui restent incapables de progression, enfermés dans leurs contradictions, seulement préoccupés par le souci de leur petite personne.

Soudain, un hurlement s'élève du buffet central, suivi d'un cri de détresse suraigu. Deux enfants de la table mitoyenne de la nôtre viennent d'être blessés, par leur faute. La mère, balayant son couvert de la main, se lève avec précipitation et sans précaution pour son volume. Elle se propulse en avant, chassant tout sur son passage, y compris le nourrisson dans sa chaise qui se fracasse sur le sol. Elle court vers ses aînés, ignorant le bébé gisant. Le père, alerté mais coincé par son abdomen, se dresse en projetant la table, les plats et leur contenu sur la banquette, pour courir, rouler presque au secours de ses rejetons.

Le premier gamin, qui remplit la salle de ses cris de douleur, est en train d'agiter, au bout d'un doigt, le homard qu'il s'était amusé à chatouiller dans un bassin. L'animal l'a saisi et le pince, sans que les mouvements violents du gosse parviennent à lui faire lâcher prise. Le frère, surpris par ce phénomène imprévu, peut-être

vengeur, a perdu tous ses moyens de contrôle et, tripotant le faitout rempli de couscous brûlant, se l'est renversé sur la main gauche, ce qui le fait hurler lui aussi.

Les halètements de souffrance du cadet continuent pendant que les parents, à genoux, implorent on ne sait quel dieu bénéfique!

Au même moment, le bébé, à moitié assommé, reprend ses esprits et se lance dans des vagissements à fendre l'âme. Ses deux petites sœurs, peut-être les seules vraiment responsables de la famille, le relèvent alors, le dorlotent, et calment le petit désespéré.

Maintenant les serveurs et cuisiniers se font insulter par les géniteurs. Bien sûr, ennuis et catastrophes ne peuvent être qu'imputés au personnel, jugé responsable de tout dans la bonne marche de l'hôtel.

Trois autres frères de cette satanée famille (il y a au total huit loupiots) continuent, sans souci de ce qui se passe, à se battre devant le percolateur afin de recueillir, les premiers, de l'eau bouillante pour leur thé.

Finalement les deux accidentés, débarrassés du crustacé et d'un flot de semoule, n'ont rien de grave: des bobos sans conséquence, prétexte surtout à se faire plaindre et à pousser d'incroyables gémissements. Sans plus attendre, ils recommencent leur frénétique appropriation de la nourriture.

La grossièreté, l'absence de respect de l'autre, l'incapacité de lui accorder autant d'estime et de droit qu'on peut en demander pour soi, ont été les seuls gagnants de ce grotesque spectacle.

Remonté dans ma chambre du Royal Guizeh, mes compagnons laissés dans la leur, d'écœurantes visions pantagruéliques me poursuivent. Impossible de faire la sieste jusqu'à l'heure du bain. Transpirant et à court de souffle, je me sens trempé de coulées d'harissa et de miel.

Les mangeurs du déjeuner m'apparaissent hilares de convoitise et jouant des mâchoires tels des insectes préhistoriques, monstrueux. De plus, ils apparaissent couronnés de têtes de mioches grimaçants, qui me font le pied de nez — et je n'exagère pas. Qui sont-ils ces faux affamés ? Des gens qui, frustrés pendant leur enfance, entendent compenser aujourd'hui la disette de leurs jeunes années. Pour certains, peut-être. Mais les autres sont à coup sûr des riches bien installés, tenant la fortune pour royauté, et abusant éhontément du pouvoir absolu qu'elle leur donne. Ceux-là, et il en existe des milliers, n'ont de cesse de traiter leur prochain modeste en quantité négligeable et démentent insolemment le rêve d'une humanité angélique imaginée par Jean-Jacques¹. À les voir, force est de se dire, même si on le déplore, que l'homme ne naît pas naturellement bon et ne se sent grand que lorsqu'il opprime ses semblables.

Vers dix sept heures, le réveil me sort de ma torpeur et, vite j'entends fuir cette chambre trop chaude. Le Royal Guizeh devrait revoir sa climatisation ! Drôles de vacances à vrai dire. Je me sens comme souillé et n'ai qu'une hâte : aller me tremper dans le Nil, image d'une permanence de la beauté en ce monde. Sortant de la

1 Jean Jacques Rousseau.

chambre, je me heurte alors au jeune homme qui nous a si bien servis au cours du déjeuner. Tandis que je cache mal ma surprise, il semble gêné, se tient un peu courbé et balbutie :

— Ah Monsieur, vous êtes là ! C'est bien vous. Alors, acceptez les excuses de mon patron. Il a compris combien vous souffriez de la conduite de vos voisins de table. Mais il n'y peut rien. Ces gens-là sont des clients fidèles du Royal Guizeh où ils reviennent chaque année. Sans eux l'hôtel serait vide.

— J'imagine ! Mais vous, mon garçon, je vous plains. Ne pouvez-vous trouver une meilleure place ?

Haziz (je sus plus tard qu'il se faisait appeler ainsi) secoua tristement la tête :

— J'ai bien cherché. En vain. Ici seulement, en m'occupant de ces mal-élevés, je suis sûr du lendemain. Pensez ! À vingt-trois ans, me voilà père de six enfants et c'est dur de les nourrir tous convenablement.

Je tique. Quoi ? Un si jeune homme, se trouver à la tête d'une telle progéniture ! Il m'explique, battant des cils et bafouillant un peu :

— Faut vous dire que je me suis marié, une première fois, à seize ans à Marseille. J'y vécus trois ans et eus trois fils. À mon retour en Égypte, ma famille voulut que j'épouse une musulmane, et celle-ci n'arrête pas d'être enceinte. Vous savez, pour nous, les enfants, c'est sacré.

— Bien sûr. Mais je vous plains. Vous avez choisi le bagne. Tenez, pour vos petits.

D'un geste impulsif, je glisse un billet de vingt livres Égyptiennes dans la pochette du serveur. Il a un réflexe pour me les rendre, puis subitement se penche pour me baiser les mains. «Merci, Monsieur, jamais je ne l'oublierai.»

—Pas plus que moi, croyez-le, mon passage dans ce caravansérail Égyptien. C'est pourquoi, après cet insupportable repas, mon intention est d'en partir au plus vite. Veillez donc à ce qu'on descende mes bagages dans le hall, j'en ai vraiment ma claque du Royal Guizeh.

Haziz s'éloigne alors à reculons dans le couloir, dos courbé, en balbutiant : «Salamalékoum, salamalékoum.»

Tout d'un coup, je le vois revenir en hâte, l'air décidé ou plutôt cherchant à se donner aplomb et bonne contenance :

—Ah ! j'oubliais, Monsieur : le mardi j'ai quand même ma soirée de libre. Je la passe au *Fetish bar*, place Livingstone, de l'autre côté du fleuve. Là, il n'y a que des hommes (il me parut rougir légèrement). Ça vous plairait peut-être d'y venir et moi, je serais tellement content de vous revoir.

Stupéfait de l'invite, je ne sais que répondre d'abord ; puis :

—Eh ! bien, Haziz, si ça se trouve, je ne manquerai pas ce rendez-vous.

Sur un au revoir de la main, il reprend son petit manège à reculons et, perplexe, assez troublé, je me dirige vers la plage encore très ensoleillée où attendent mes amis. Le ciel et le Nil mirent l'un dans l'autre la perfection de leur luminosité vert-bleu. Soudain, je ne

suis plus aussi sûr de vouloir plier bagage et pense : « Attendons demain, puisque c'est justement un mardi. Haziz me réserve certainement des surprises. » Réconforté, saisi d'une malice subite, j'imagine la tête de mes compagnons quand je leur apprendrai l'inattendu rendez-vous du serveur. Et tout à coup, oubliant la monstrueuse ripaille dont j'ai été le témoin à midi, je me sens pousser des ailes. Qu'importe qu'Haziz ait voulu me rouler dans la farine en me parlant de ses six fils, le jeune serveur, à sa façon, ne me semble pas moins aussi touchant que fichtrement attirant.

Un peu plus tard, quand j'eus conté à mes amis mon début d'aventure avec Haziz, je notai la mauvaise grâce de leur réaction. Jean-Ghislain, snob bon teint, fit la moue : « Voilà que tu donnes dans le bougnoul à présent ? Avec un larbin en plus ! » Je le fis taire en le tançant vertement sur son racisme primaire. Romuald, au contraire, m'applaudit : « Haziz, c'est le mec sublime du resto ? Veinard, va. N'oublie pas de me le refiler si tu en as vite ta claque ! » Quant à Fabrice, qui a des visées sur moi, il crut bon de me mettre en garde : « T'es dingue ou quoi ? Te rendre à ce *Fetish bar* serait folie. Je parierais que c'est un coupe-gorge ! » Excédé, je m'isolais d'eux à quelques pas, humant la vivifiante fraîcheur du soir qui montait des rives face aux pyramides et repris la lecture de *l'Enarque et le Voyou*, un livre édifiant emporté dans mon sac.

Qu'importait les propos de mes harpies d'ami. Je sentais le regard d'Haziz m'envelopper, me poursuivre — celui d'un juvénile pharaon en effet, de qui émanait un attrait

mystérieux. Tel un danseur de la cour d'Akhénaton, je voyais Haziz entre deux entrechats et dans un Royal Guizeh sublimé, jongler avec des mets succulents et servir des convives d'un raffinement souriant. Le serveur de mon cœur était loin de l'horrible ripaille de midi et du bestiaire dévorateur du prétendu palace. Était-il servile, menteur, un peu truqueur, surtout intéressé? Tout cela, sans doute. Mais son corps, son charme animal, sa vitalité en fleur, la sensualité cachée qu'on devinait en lui, me faisaient oublier ses mobiles. Un seul besoin me tenait : le serrer dans mes bras, pantelant et séduit, confondu avec le fabuleux paysage qui m'entourait. Tout d'un coup je sentais n'être venu en Égypte que pour lui et mourais d'impatience d'être au lendemain soir.

En vacances, l'essentiel n'est-il pas de rêver? Grâce à Haziz, l'énigme qu'était ce pays prenait forme, relief, échappait à une tradition touristique usée. Haziz devenait le sésame, la restitution vivante d'une splendeur millénaire, trop mal goûtée par moi jusqu'ici. Il était temps que je me rattrape.